

Rien ne peut honorer davantage le Docteur de la Vérité que l'enseignement et la défense de sa doctrine, qui, d'après les multiples et incomparables approbations du Saint Siège, est devenue un des biens communs les plus précieux de l'Eglise militante. Ajoutons même que, dans la mesure où l'oeuvre de saint Thomas contribue si profondément à la formation du théologien, et dans la mesure où l'habitus de théologie demeure substantiellement dans les bienheureux, son oeuvre est aussi un bien commun de l'Eglise triomphante.

Or, dans cette doctrine du Docteur Angélique, la partie qui porte sur la fin dernière de la créature raisonnable, occupe, manifestement, une position centrale, car, notre fin dernière n'est autre chose que Dieu tel qu'il est en lui-même, connu "quantum ad id quod notum est sibi soli de se ipso." Mais, comme cette fin n'est la nôtre que par la libérale et miséricordieuse bonté divine, et non pas un droit de nature, il convient, que dis-je, il est tout à fait nécessaire, de savoir quel mode nous devons observer dans la poursuite du bien divin. Car, il ne suffit pas de vouloir la possession de ce bien, encore faut-il le poursuivre conformément à la nature elle-même de ce bien.

Or, il est de nature de ce bien, de ce bien parfait de la nature intellectuelle, d'être tellement surabondant, qu'il est incommensurable à toute intelligence créée. "perfectio beatitudinis absoluta est solius Dei: quia solus ipse tantum

cognoscit se et amat quantum cognoscibilis est et amabilis (infinite enim cognoscit, et amat infinitam veritatem et bonitatem suam)." (In Jo. 1^h, lect. 1) Cela veut dire que le bien divin ne peut être le bien propre que de Dieu et qu'il ne peut jamais être qu'un bien commun de la créature raisonnable. Dans la béatitude, Dieu est la mesure; du bien propre de la créature, la créature elle-même est à la fois mesure et terme.

"...Quantum ad dilectionem respicientem (honum proprium... hominis in quantum est singularis persona) unusquisque est sibi principalis objectum dilectionis." (de Carit. 1^h, ad 2) Pour que Dieu soit notre bien propre, par opposition au bien commun, il faudrait que, dans la béatitude, nous ne soyons pas simplement des dieux, mais que nous soyons Dieu même.

Or, il semble, d'après un critique récent, que cette doctrine n'est pas thomiste, qu'elle est une innovation radicale et hardie, avancée pour la première fois dans l'histoire de la doctrine chrétienne, vers le milieu du XX^e siècle, dans un ouvrage intitulé "De la primauté du bien commun contre les personalistes"; que la thèse centrale de cet ouvrage est non seulement dangereuse, mais qu'elle est contraire à l'enseignement de tous les Pères de l'Eglise, de tous les théologiens, de tous les philosophes chrétiens; qu'elle sape les bases même de la morale chrétienne. L'accusation ne manque pas de gravité. Il ne serait pas possible d'enseigner le contraire de ces autorités sans verser dans l'hérésie.

Laissons pour un moment ce jugement sombre pour revenir à saint Thomas. Quel est son enseignement explicite en cette

matière? Dieu est-il, oui ou non, en tant qu'objet de la béatitude et en tant qu'objet de la charité, bien commun? Pour ceux qui connaissent le latin, la lettre de saint Thomas ne pourrait être plus claire: "...Cum in Deo sit unum et idem ejus substantia et bonum commune, omnes qui vident ipsam Dei essentiam, eodem modo dilectionis movetur in ipsam Dei essentiam prout est ab illis distincta, et secundum quod est quoddam bonum commune." (1a. 2^a, q. 60, a. 5, ad 5) Tout comme dans les expressions "verum est quoddam bonum" et "beatitudo est quoddam bonum" le terme "quoddam" est un pronom indéfini qui, en français, se traduit par "un", "un bien", "un bien commun", et non pas, comme lorsqu'il est employé, très rarement, par mode d'adjectif pour signifier "en un certain sens". Si, dans le passage que je viens de citer, il était employé en ce dernier sens, la seconde partie du texte serait en contradiction ouverte avec la première. "Verum est quoddam bonum" veut dire que le vrai est un bien, un bien au sens le plus propre; il est même le plus grand des biens. De même, la béatitude n'est pas bien seulement en un certain sens; elle est "bonum perfectum intellectuale naturale" lorsque saint Thomas dit du bien de la communauté politique qu'il est "quoddam bonum commune", il veut dire exactement cela, à savoir, qu'il est, non pas le bien commun, ni bien commun "en un certain sens" seulement, mais un bien commun. Il convient de dire "quoddam", puisqu'il en existe d'autres. De la grammaire, assez utile pour lire la *Littera Sancti Thomae*, nous tournons à la théologie.

Parce qu'en Dieu "unum et idem (est) ejus substantia et bonum commune", l'objet de la vertu théologique de charité ne peut

jamais être autre chose que Dieu en tant que bien commun. Pourquoi, en effet, chacun aime-t-il Dieu plus que soi-même, soit naturellement, soit selon la charité? A cette question saint Thomas ne répond pas vaguement en disant que Dieu est le souverain bien, ou que Dieu est un bien infiniment meilleur que nous. Non, il répond formellement, dans les termes suivants: "...Homo in suae integritate naturae super omnia diligit Deum et plus quam seipsum... quia unaqueque pars naturaliter plus amat commune bonum totius quam particulare bonum proprium... Unde multo magis hoc verificatur in amicitia caritatis, quae fundatur super communicatione donorum gratiae. Et ideo, ex caritate magis debet homo diligere Deum, qui est bonum commune omnium, quam seipsum: quia beatitudo est in Deo sicut in communi et fontali omnium principio qui beatitudinem participare possunt." (IIa IIae, q. 26, a. 3, c.) On l'aura remarqué, il ne s'agit pas ici de l'amour du prochain, mais de l'objet principal de la charité. Cet objet, abstraction faite du prochain, est bien commun. C'est parce que nous aimons déjà Dieu comme bien commun que, par voie de conséquence, nous aimons aussi le prochain. Si, en fait, il n'existait pas de prochain, Dieu serait encore aimé en tant que "(Commune et fontale omnium principium) qui beatitudinem participare possunt". La dénomination "bien commun" ne provient donc pas, comme le soutient l'intelligence superficielle des adversaires, de l'existence d'une pluralité de personnes créées, mais elle est le nom propre de l'incomparable surabondance et de l'insaisissable communicabilité du bien divin.

Pour cette même raison, il ne suffit pas de vouloir le bien divin pour le posséder. C'est là le propre du tyran dont le

crime consiste à vouloir s'approprier le bien commun comme un bien propre. Dans l'article du de caritate (2) où saint Thomas prouve que la charité est une vertu, et quelle sorte de vertu, il précise que l'exercice propre des vertus infuses pré-exige l'amour du bien commun divin propre est beatitudinis objectum. "Amare autem bonum aliquis civitatis contingit dupliciter: uno modo ut habeatur; alio modo ut conservetur. Amare autem bonum aliquis civitatis ut habeatur et possidetur, non facit bonum politicum; quia sic etiam aliquis tyrannus amat bonum aliquis civitatis ut ei dominetur; quod est amare seipsum magis quam civitatem; sibi enim ipsi hoc bonum concupiscit, non civitatem. Sed amare bonum civitatis ut conservetur et defendatur, hoc est vere amare civitatem; quod bonum politicum facit; in tantum quod aliqui propter bonum civitatis conservandum vel ampliandum, se periculis mortis exponant et negligant privatum bonum. Sic igitur amare bonum quod a beatis participatur ut habeatur vel possidetur, non facit hominem bene se habentem ad beatitudinem, quia etiam mali illud bonum concupiscunt; sed amare illud bonum secundum se, ut permaneat et diffundatur, et ut nihil contra illud bonum agatur, hoc facit hominem bene se habentem ad illam societatem beatorum; et haec est caritas, quae Deum per se diligit, et proximis qui sunt capaces beatitudinis, sicut seipsos." Je tire de la dernière partie de ce texte: "Ainsi donc, aimer le bien participé par les bienheureux pour l'acquiescer ou le posséder, cela ne fait pas que l'homme soit bien disposé par rapport à la béatitude, car les méchants aussi convoitent ce bien; mais aimer ce bien en lui-même, pour qu'il se conserve et se diffuse, et

pour que rien ne soit fait contre lui, c'est cela qui fait que l'homme est bien disposé par rapport à cette société des bienheureux; et c'est en cela que consiste la charité, qui aime Dieu pour lui-même et le prochain qui est capable de bonté, comme soi-même." (SC.12)

Lorsque, dans le traité des lois, saint Thomas montre que la fin ultime de la loi (disons entre parenthèses que toute loi, la loi éternelle comme la loi naturelle, la loi divine comme la loi humaine, la loi privée comme la publique, est essentiellement ordonnée au bien commun) n'est autre chose que la bonté que l'il appelle expressément "felicitas communis", il n'entend pas que cette félicité est le terme d'une *associatio communis*, comme si Dieu était atteint par le corps pris comme ensemble, et non pas dans l'*associatio singularis* des personnes prises individuellement, je veux dire, par leur bonté formelle, créée qui est l'acte et le bien propre de l'intelligence créée; il entend que l'objet de la bonté de l'un est aussi, d'une identité numérique, l'objet de la bonté de l'autre.

Or, le fait que chaque créature raisonnable se dirige elle-même vers cet objet, ne lui enlève pas la nature de partie en face du bien divin. Voici, encore une fois, la *littera Sancti Thomae*: "Sicut enim homines qui sunt unius civitatis consortes in hoc conveniunt, quod uni subduntur principi, cuius legibus gubernantur, ita et omnes homines in quantum naturaliter in beatitudinem tendunt, habent quandam generalem convenientiam in ordine ad Deum, sicut ad unum principem et beatitudinis fontem et totius iustitiae legislatorem. Considerandum est autem, quod

bonum commune secundum rectam rationem est bono proprio praefandum: unde unaquaeque pars naturalis quodam instinctu ordinatur ad bonum totius. Cuius aliquid est, quod aliquis perassit non minus exparte, ut cor vel caput conservet, ex quibus totius hominis vita dependet. In praedicta autem communitate quod omnes homines in beatitudinis fine conveniunt, unaquaeque pars ut pars quaedam consideratur, bonum autem commune totius est ipse Deus, in quo omnium beatitudo consistit. Sic legitur secundum rectam rationem et naturae instinctum unaquaeque seipsum in Deum ordinat sicut pars ordinatur ad bonum totius, quod quidem per charitatem perficitur, quia homo seipsum propter Deum amat." (De Perfectione Vitae Spiritualis, c.13)

Dans un passage de l'*Ayant-propos* de mon essai sur la primauté du bien commun, qui rappelle aux adversaires le style et la portée des controverses de la scolastique baroque, je dis ceci: "Le péché des anges fut une erreur pratiquement personnelle: ils ont préféré la dignité de leur propre personne à la dignité qui leur serait venue dans la subordination à un bien supérieur mais commun dans sa supériorité même. L'hérésie pélagienne, dit Jean de Saint Thomas, peut être considérée comme une étincelle de ce péché des anges. Elle n'en est qu'une étincelle, car, alors que l'erreur des anges fut purement pratique, l'erreur des pélagiens était en même temps spéculative. Nous croyons que le personnelisme moderne n'est qu'une réflexion de cette étincelle, spéculativement encore plus faible. Il érige en doctrine spéculative une erreur qui fut à l'origine seulement pratique..." (SC.3)

Le passage que je viens de lire contient une référence à Jean de St. Thomas dont je cite un extrait assez long en note. Mais il faut remarquer que la doctrine de ce grand théologien (1589-1644) s'appuie directement sur l'autorité de saint Augustin (354-430) qui, parlant des bons anges et des mauvais, nous dit expressément: "cum illi constanter (à savoir les bons) in communi omnibus bono, quod ipse illis Deus est, atque in ejus aeternitate, veritate, charitate persistunt; illi (à savoir les mauvais) sua potestate potius delectati, volut bonum suum sibi ipsi essent, a superiori communi omnium beatifico bono ad propria defluerunt..." (de Civ. Dei, XII, 1). Ce qui veut dire en français: "Les uns, inviolablement attachés au bien commun de tous, qui n'est autre que Dieu même, demeurent dans son éternité, dans sa vérité, dans sa charité; les autres s'abandonnent à l'ivresse de leur propre puissance, et, comme s'ils étaient eux-mêmes leur bien, des hauteurs du bien commun suprême et béatifique de tous, ils tombent au niveau de leur propre..."

Jean de St. Thomas s'appuyait encore sur l'autorité de saint Grégoire le Pape (c. 540-604): "...Dum (Ierolathian) privatum celi indignum superbe appetit, jure perdidit participatam". (Mor. 34, 21) Il y a en outre l'autorité de saint Bernard (1090-1153): "Homines inferiores sunt, inquit (diabolus), inferioresque natura, non decet esse concordes, nec aequales in gloria". (17 in Canticles) Et enfin il y a l'autorité de saint Thomas (1224/5-1274) pour ce point précis du péché des anges: "affectavit diabolus excellentiam singulari". (I, 63, 2) Quant à l'auteur de "La priauté du bien commun", il fit son apparition dans ce bas monde en 1906,

et il publia pour la première fois cette théorie qui ébranle les fondements même de la doctrine chrétienne, en 1942. Certaine méthode historique nous ^{met} de temps à autre en face d'anachronismes pour la moins étonnants.

Quant à la paraphrase de Jean de saint Thomas la voici:

"...Recusant (diabolus) coelestem beatitudinem, quia participata, et communis erat multis, et solum voluerunt privatum, scilicet quatenus privatum, et proprium, quia prout sic habebat suas condiciones maxime opportunas superbisse, scilicet singularitatem, seu nihil commune habere cum inferioribus, quod ipsi vultuere videbatur, etiam esset gloria supernaturalis, et non habere illam ex speciali beneficio, et gratia, et quasi precario: hoc enim maxime recusant superbi, et maxime recusant angelus. Et ad hoc pertinet parabola illa Lucæ XIV, de homine qui fecit coenam magnam, et vocavit multos, et cum vocasset invitatos coeperunt se excusare: Ideo enim fortassis recusaverunt ad illam non venire, quia magna erat, et pro multis, dedignantes consorti habere cum tanto numero, potiusque eligerunt suas privatas communitates, licet longe inferiores, ubique naturales ordinis, iste qui villam emittit, ille qui iuga bonum, alius qui uxorem duxerat, unus quique propriam excusationem praestans, et privatum bonum, quod proprium, recusans vero coenam, quia magnam, et multis communem. Iste est proprius spiritus superbiae." (Theol. IV, 350)

Comment pourrait-on dire plus clairement que la chute des anges était la conséquence directe de leur refus de la communion de la bonté surnaturelle? Et pourtant, par leur fol et leur connaissance naturelle très-préparée, ils savaient bien mieux que

nous, que l'adoption de cette fin devrait être une assimilation singulière: ils savaient que Dieu même et Dieu seul est l'objet premier de cette béatitude; ils savaient que cette vision ne serait aucunement déclinée ou dérangée, qu'elle ne serait pas moins immédiate par le fait qu'il existe d'autres personnes pour en jouir. Néanmoins, ils ont préféré ce bien inférieur qu'ils pouvaient posséder comme le privilège de la nature angélique ou comme un bien purement personnel. C'est le propre des orgueilleux qui cherche avant tout la "colitudo sui". On peut comparer ces anges aux invités au grand repas de la parabole que nous lisons dans saint Luc, chapitre 14. Tous, unanimement, se mirent à s'excuser. Le premier dit: j'ai acheté une terre, et il faut que j'aille la voir; je te prie de m'excuser. Le second dit: j'ai acheté cinq peires de bœufs, et je vais les essayer; je te prie de m'excuser. Un autre dit: Je viens de me marier, et c'est pourquoi je ne puis aller... Ils préféraient donc leurs affaires privées. Ce n'est pas à cause de son excellence qu'ils refusaient d'assister au banquet, mais parce que l'hôte "fecit coenam magnam, et vocavit multos," parce qu'il donna un grand repas où il convia beaucoup de gens. C'est cela qui, d'après les paroles même de Jean de saint Thomas, leur paraissent vulgaires.

Les anges pécheurs savaient fort bien que Dieu ne peut être que bien commun tant pour l'ange que pour l'homme. Néanmoins, ils préféraient leur bien propre inférieur parce qu'il était exclusivement le leur. Et comme précise Jean de saint Thomas, "bien que l'ange ne soit en vérité abaissé par cet abandon des

biens supérieurs.... Il s'efforçait, à grand commerce d'arguments, de prouver aux autres à satiété, qu'il ne visait en cela qu'à une plus grande ressemblance avec Dieu, parce qu'ainsi il procédait moins en dépendance de sa grâce et de ses favoris, et de manière plus personnelle (magis singulariter), et en ne communiquant pas avec les inférieurs.

Et n'est-ce pas leur désir d'imiter la singularité de Dieu plutôt que le désir de s'assimiler à Dieu dans l'union et l'information de la béatitude surnaturelle, qui fit protester saint par ce cri interrogatoire qui est devenu son nom: Quis ut Deus? Voilà donc du personnelisme en haut lieu.

L'hérésie pélagienne, dit Jean de saint Thomas, n'est qu'une étincelle de ce péché des anges. La raison en est très simple. Les anges ne pouvaient commettre d'erreur spéculative. La doctrine thomiste est constante sur ce point. Leur erreur était purement pratique une ignorantia electionis, comme dit saint Thomas même du péché d'Adam. Mais l'hérésie pélagienne consistait dans une erreur spéculative. Elle enseignait qu'à parler absolument les pulsances naturelles nous suffisent pour atteindre à la béatitude surnaturelle. J'ajoute que le personnelisme, pour autant qu'il proclame l'objet de la béatitude surnaturelle un bien propre de la personne créée, n'est à son tour qu'une rébellion contre cette étincelle, puisqu'il manifeste une débaillité spéculative plus grande encore. En effet, son erreur ne porte pas d'abord sur les moyens d'atteindre à cette fin (la grâce elle-même et la lumière de gloire sont créées), mais elle porte directement sur la nature même de Dieu. Si donc ce personnelisme mérite plus d'indulgence, c'est uniquement parce qu'il est plus stupide.

Voilà ce que veut dire le passage cité de mon Avant-propos.

Est-ce la filiation que nous établissons entre le péché des anges, l'hérésie pélagienne et le personnelisme qui évoque le souvenir de la scolastique baroque? Le péché d'orgueil de l'ange donnait naissance à l'envie. N'est-ce pas le livre de la Sagesse (2,24) qui nous dit: Invidia autem diaboli mors invenit in orbem terrarum: In tantum autem illum qui sunt ex parte illius. Notre-Seigneur ne dit-il pas: Ille (pater diaboli) homicida erat ab initio. (Jo. 8, 44) Pourquoi le bon Dieu s'est-il donné la peine de nous faire part de son avis sur ce sujet. Pourquoi nous dérange-t-il par cet avertissement que nous répétons tous les soirs: adversarius vester diabolus tamquam leo rugiens circumit, quaerens quem devoret: Le personnelisme envieux de celui qui pêche depuis le commencement nous regarde et nous avons tout lieu de le craindre davantage que tous ceux qui se moquent de notre sollicitude.

Mes adversaires prétendent que la primauté du bien commun étendue jusqu'à la vision béatifique est chose entièrement intelligible et contradictoire. Ma conception serait si manifestement erronée qu'ils n'ont même pas songé à montrer où est la contradiction. Dans un petit livre récent intitulé The Screwtape Letters, l'auteur, C.S. Lewis, nous présente une correspondance entre un diable supérieur qui s'appelle Screwtape, et un diable inférieur, Wormwood, bénéficiaire des conseils du premier pour la séduction de ses clients terrestres. Dans la lettre XVIII, Screwtape illumine son inférieur dans une sentence fort à propos. Permettez-moi de vous lire tout d'abord l'original: "The whole

philosophy of Hell rests on recognition of the axiom that one thing is not another thing, and, especially, that one self is not another self. My good is my good and your good is yours...

Now the Enemy's philosophy is nothing more nor less than one continued attempt to evade this very obvious truth. He aims at a contradiction. Things are to be many, yet somehow also one. The good of one self is to be the good of another. This impossibility He calls love, and this same monotonous panacea can be detected under all He does and even all He is--or claims to be. Ce qui veut dire en français: "Toute la philosophie de l'enfer repose sur la reconnaissance de l'axiome qu'une chose n'est pas une autre chose, et, plus particulièrement, qu'un moi n'est pas un autre moi. Mon bien est mon bien et votre bien est le vôtre."

Or, la philosophie de l'Enfermeil (c'est-à-dire de Dieu) n'est ni plus ni moins une tentative ininterrompue de contourner cette vérité pourtant très évidente. Il vise à une contradiction. Les choses doivent être multiples, et, en même temps, elles doivent être une d'une certaine manière. Le bien de l'un doit être aussi le bien de l'autre. Cette chose impossible il l'appelle charité, et cette même panacée monotone se retrouve dans tout ce qu'il fait comme dans tout ce qu'il est--ou prétend être."

Vous comprendrez que Screwtape, lui aussi, s'exprime clairement. En terminant, je vous dois un mot d'explication. La séance de ce soir est sous les auspices de la faculté de philosophie. Voici que mon allocution était plus théologique que philosophique. Veuillez y voir une preuve, qu'à notre faculté, la philosophie est enseignée très expressément comme ancilla de la théologie.